

la mort de dominique bagouet

le saut de l'ange

dominique frétard, le monde – 11 décembre 1992

Le chorégraphe Dominique Bagouet est mort le 9 décembre à Montpellier où il était hospitalisé depuis plusieurs semaines. Il avait quarante et un ans.

« Je ne suis pas quelqu'un de tranquille. Je suis sans cesse perturbé par les autres, par ce que font les autres. Je dois sans cesse maintenir mon identité à flot, et ce n'est jamais gagné. » Ces propos de Dominique Bagouet datent de 1989 : impossible de ne pas être ému par l'inquiétude d'un artiste qui, chaque année, depuis 1984, signait des pièces essentielles pour la danse, ouvertes, en effet, aux autres créateurs, aux autres disciplines artistiques.

Des œuvres, toutes profondément enlacées, toutes profondément différentes : **déserts d'amour** (1984) et **le crawl de lucien** (1985) sur les musiques de Gilles Grand, le fidèle ; **assaï** (1986), écrit sur une partition homonyme de Pascal Dusapin ; avec ce dernier encore, l'année suivante, l'aventure magnifique menée avec Christian Boltanski : **le saut de l'ange**, la pièce maîtresse d'un ensemble très solide ; ou encore **les petites pièces de berlin**, et l'étonnant **meublé sommairement** (1989), dans lequel la comédienne Nelly Borgeaud – sublime – se mêlait à la danse pour interpréter *Aftalion, Alexandre*, d'Emmanuel Bove.

Cette inquiétude de Dominique Bagouet, on peut la faire remonter aux jeunes années : « Pendant toute ma petite enfance, j'ai dansé. Aux réunions de famille, à la moindre occasion, on me faisait danser. J'étais extrêmement fier, très fanfaron, [...] rien ne m'intimidait, on m'applaudissait. » Bagouet dansait pour être aimé. La petite histoire attribue ce goût immodéré pour la danse à un spectacle de flamenco, vu à Barcelone, quand l'enfant avait cinq ans...

Depuis Rastignac, on sait que, pour réussir, il faut quitter Angoulême – où Bagouet était né le 9 juillet 1951. Après différentes expériences, c'est à Cannes, chez Rosella Hightower, que l'adolescent va épanouir son talent. Danse classique et apprentissage musical. Il attrape le virus du baroque. Quand arrive mai 68, il devient difficile pour Bagouet de supporter les codes étouffants de la danse classique.

Commencent alors des années d'apprentissage et de voyages dans la pure tradition du roman picaresque : il est engagé dans la Compagnie contemporaine de Félix Blaska, découvre l'effervescence artistique de la création à Paris, puis décide de partir chez Béjart à Bruxelles.

Malgré l'amitié qui le lie au maître de La Monnaie, il est frustré de véritables recherches. Retour à Paris : Carolyn Carlson lui révèle la technique d'Alwin Nikolais, Peter Goss les secrets de celle de José Limon. Départ pour New York. La rupture avec le classique est alors consommée. En se coupant ainsi, non sans masochisme, de ses origines, Dominique Bagouet lançait un processus de création qu'il allait mettre près de dix ans à maîtriser.

1976 : il gagne le Concours de Bagnolet avec **chansons de nuit**. Un succès qui lui vaut une invitation au Festival d'Avignon. Sa danse se cherche du côté du théâtre, hésite, change de style, sans jamais pourtant manquer de sincérité. Les amours de Bagouet vont à Bob Wilson, à Claude Régy. Cet écorché vif masque ses peurs sous l'humour et la séduction. **ribatz, ribatz**, sur des musiques auvergnates, enchaîne avec **suite pour violes**, sur des airs de Couperin. Il sait pourtant qu'il ne s'en tirera pas ainsi. Il dit de cette époque : « Pour moi, c'est comme si, dès le départ, les dés étaient pipés. Je n'ai pas su prendre mon temps. » Deux pièces vont cependant stabiliser sa réputation : **voyage organisé** (1977) et **grand corridor** (1980).

Très lisibles déplacements dans l'espace

En 1980, il s'installe à Montpellier à l'invitation de Georges Frêche, et fonde le Centre chorégraphique Languedoc-Roussillon. Et pour un temps, l'apaisement de l'inquiétude. Réponse artistique quasi immédiate : **insaisies**, créée en 1982, est une pièce où Dominique Bagouet décide de se faire confiance. A nouveau, il laisse affleurer son penchant pour l'ordonnancement, la ligne, les déplacements très lisibles dans l'espace. Il neutralise son trop-plein de théâtralité et d'affectivité. Tout devient contenu dans une écriture serrée : le chorégraphe accepte son passé. Il met au point une sorte de classique archaïque, il transforme les codes, il invente une folle ornementation des bras. Cette manière de danser qui n'appartient qu'à lui, il la plante dans le décor graffitiste de Christine Le Moigne, sur une musique d'Henri d'Artois, sans que la fantaisie et l'humour ne soient totalement évincés.

Avec **insaisies**, on croyait la voie définitivement ouverte pour le chorégraphe. Elle ne l'était pas pour lui. Il ressent encore le besoin d'exorcisme. Malaise, vie privée douloureuse, il se met en scène en solo dans **f. et stein**, sur la guitare déchaînée de Sven Lava : une interrogation sur son identité, où il règle son compte, une fois pour toutes, et non sans déchirement, à son excès de théâtralité et de mime. Il en ressort endolori, lessivé, mais prêt à débiter un ensemble de pièces superbes : la trilogie qui va de **déserts d'amour à assai**. La critique qualifie son travail de « baroque contemporain », une étiquette commode qui agacera vite le chorégraphe. Bagouet est, enfin, dans Bagouet. Et la danse française tient là un de ses meilleurs chorégraphes. Il y a dorénavant un style Bagouet fait de références à l'esprit et aux formes du Grand Siècle. Un style ludique, fondé sur l'échange, où Couperin rencontre Denis Levaillant, Pascal Dusapin Beethoven, et les marquises bleues des monte-en-l'air en cagoules. Bagouet est proche des moralistes du dix-septième siècle : comme eux, il ramasse l'essentiel en une phrase. Evite les développements et le bavardage. Privilégie les glissements furtifs. Bagouet aimait Eric Rohmer.

Le projet d'une école intégrée au centre chorégraphique, formulé en 1989, n'a pas vu le jour. Bagouet a alors mis en place, avec les collectivités locales et le ministère, une cellule d'insertion professionnelle. Toujours poussé par ce désir d'intégrer dans son propre fonctionnement la pensée et l'art des autres, il avait demandé à Trisha Brown de créer pour sa compagnie.

Ces dernières années, le Festival de danse de Montpellier sous la direction de Jean-Paul Montanari, ami de longue date du chorégraphe, était le premier commanditaire des œuvres de Dominique Bagouet. Dans **jours étranges** (1990), sur une chanson du même nom des Doors, sa nostalgie de la jeunesse était poignante. Qu'il invente des gestes étranges, souvent inspirés du sport, comme dans **so schnell** (*le Monde* du 28 novembre), qu'il convoque un orchestre de rock espagnol pour **necesito** (1991), toujours on sentait le cœur blessé de Dominique Bagouet. En 1986, il avait déjà : « *Mon métier me mange la moelle. Je n'ai plus de vie privée depuis dix ans !* »

En novembre dernier, il avait donné **so schnell**, son ultime spectacle, à l'Opéra Garnier : pour la première fois une compagnie de danse contemporaine française y était invitée. Dominique Bagouet n'avait pas pu assister à son propre triomphe.

dominique fré tard, le monde – 11 décembre 1992